

Une pointe d'acidité peut rendre le plat plus savoureux

À lire Emmanuel Venet, psychiatre et, ici, romancier, on comprend qu'il en est de même avec les portraits de famille. Quiconque s'intéresse à la généalogie s'intéresse aux familles, aux membres qui les composent aujourd'hui et à ceux qui formaient les générations précédentes. Mais voir des noms figurer sur un arbre ne dit pourtant rien des personnes, vivantes, qu'ils ont été, de leurs caractères, de leurs passions ni des irrégularités qui ont jalonné, à coup sûr, leur vie, courte ou longue.

C'est en réaction à l'oraison funèbre lue lors des obsèques de sa grand-mère, "révolté par les énormités [qu'il] y entend", que le narrateur livre ses pensées aux lecteurs. Ce quinquagénaire, passionné par les catastrophes aériennes et les jeux du scrabble et du petit bac, vit seul chez son père depuis que sa mère les a quittés lorsqu'il était adolescent. Il se décrit comme rendu "cohérent avec [lui]-même et d'une franchise absolue" par le syndrome d'Asperger.

Voilà toute l'astuce du livre : permettre de se délecter des portraits de famille qu'il croque avec une acidité savoureuse sans éprouver d'antipathie pour le narrateur car celui-ci n'est pas mû par la méchanceté mais par une "rectitude morale", inhérente à la pathologie qui l'affecte.

Avec ces 128 pages, on se situe assez loin de la saga familiale. Pourtant, de la grand-mère Marguerite, infidèle et sans remords, qui n'aimait pas sa belle-fille "qu'elle jugeait hautaine et trop portée sur les mots en -isme", à la cousine Christelle que les convictions syndicales de gauche ne privent pas de fricoter avec son patron, en passant à l'oncle incestueux mort sans avoir eu à répondre de ses actes, ce sont bien trois générations qui se trouvent passées au crible. Par ces personnages, Venet dresse un portrait social qui, sur les questions de leurs rapports aux étrangers, à l'argent, à l'amour, à Dieu... est pétri de fausses croyances et de paradoxes.

Sans parvenir à atteindre, sur le plan narratif, l'exploit atteint Daniel Keyes avec *Des fleurs pour Algernon*, ce roman partage avec *Où on va, papa ?* de Jean-Louis Fournier, une approche humoristique très réussie du handicap. On croirait parfois les portraits issus du *journal de Bridget Jones* d'Helen Fielding : "Ma tante Lorraine se croit drôle parce qu'elle appelle mon père "Jean-Phil", répète "Noyeux Joël" chaque vingt-cinq décembre, et prétend connaître la réponse à la célèbre question sur laquelle Freud soi-même aurait calé. D'après elle, ce que veulent les femmes tient en trois mots : manger sans grossir".

Marcher droit, tourner en rond a de quoi questionner quiconque se lance dans une aventure biographique : quelle pincée de romanesque, quelle pincée de vérité, quelle pincée d'acidité faut-il pour faire un bon portrait de famille ?

